

Francia. Forschungen zur westeuropäischen Geschichte

Herausgegeben vom Deutschen Historischen Institut Paris

(Institut historique allemand)

Band 31/2 (2004)

DOI: 10.11588/fr.2004.2.63404

Rechtshinweis

Bitte beachten Sie, dass das Digitalisat urheberrechtlich geschützt ist. Erlaubt ist aber das Lesen, das Ausdrucken des Textes, das Herunterladen, das Speichern der Daten auf einem eigenen Datenträger soweit die vorgenannten Handlungen ausschließlich zu privaten und nicht-kommerziellen Zwecken erfolgen. Eine darüber hinausgehende unerlaubte Verwendung, Reproduktion oder Weitergabe einzelner Inhalte oder Bilder können sowohl zivil- als auch strafrechtlich verfolgt werden.

certes procédé au premier chef de la volonté de l'autocrate mais a pu aussi tirer une sorte de légitimité d'une demande ou au moins d'une approbation implicite venue d'une plus ou moins grande fraction des Français catholiques.

Le »Titre III« *Un pouvoir partagé dans l'élaboration de la norme provinciale* fait entendre lui aussi à l'historien le bruissement de la vie politique locale. Au fil de cette partie, l'Auteur étudie en effet les rapports entre »ces trois protagonistes essentiels à l'administration de la Nouvelle France: Conseil souverain, Gouverneur et Intendant« (p. 151). Par exemple: qui aura le titre de Président du Conseil souverain? Ni le gouverneur ni l'intendant ne l'emportent (p. 156–161). L'évêque entre en conflit avec le gouverneur sur la question du pouvoir de nomination des membres du Conseil (p. 161–163), le roi tranche contre l'évêque. La collaboration avec l'intendant, dont l'historique est présenté fort clairement (p. 165–169), est difficile elle aussi. Les habitants sont associés à l'élaboration des décisions, avec des convocations d'habitants et de corps de métiers (p. 177–201). Politique et juridique s'imbriquent alors étroitement puisque Mme Frêlon conclut que le Conseil souverain a exercé un pouvoir municipal inédit, puisque »jamais les autres parlements [en France] n'ont pu exercer aussi souverainement un pouvoir réglementaire en matière de police urbaine« (p. 202), ce qui différencie considérablement les pratiques de la Nouvelle France de celles de la métropole. Mais le roi a toujours gardé la prérogative des arbitrages ultimes (»Conclusion«).

Ce travail, auquel manque malheureusement un index, apporte des éclairages utiles sur une partie capitale de la vie politique de l'Ancienne France. L'établissement de la règle de droit (tant public que privé) est une résultante dans un champ de forces dont les règles du jeu sont beaucoup plus difficiles à pénétrer qu'à l'époque contemporaine, où les constitutions écrites et le parlementarisme ont éclairci et stabilisé les règles. L'absolutisme est certes arbitraire mais cet arbitraire s'applique à régler des conflits entre des textes préexistants, des textes nouveaux et des intérêts en place. Un conflit est à peine réglé qu'un autre apparaît ailleurs, et Mme Frêlon éclaire bien cette dynamique en faisant revivre concrètement une partie excentrée de la machine politique et administrative de l'ancienne France. L'historien moderniste y trouve nombre de renseignements et d'analyses qui alimenteront sa réflexion.

Pierre-François BURGER, Paris

Dieter ALBRECHT, Maximilian I. von Bayern 1573–1651, München (Oldenbourg) 1998, XIV–1176 p.

C'est véritablement l'œuvre d'une vie, puisque Dieter Albrecht est mort en 1999, peu de temps après la parution de cet *opus magnum*, véritable somme sur son héros. Maximilien est incontestablement un personnage essentiel puisque il obtint pour la branche bavaoise de la maison de Wittelsbach la dignité électorale si longtemps désirée lorsque les Habsbourg en péril finirent par la lui concéder, ce que Charles Quint n'avait pas fait en 1547. Son règne, exceptionnel par sa durée (1598–1651) et par sa richesse, méritait bien une biographie monumentale, qui est vraiment à la mesure du sujet. Elle est assortie d'un index des noms propres, d'un catalogue des sources tant manuscrites que publiées, celles-ci étant, précisons-le, mêlées à la bibliographie secondaire extrêmement fournie (rien qu'avec les »ouvrages cités à plusieurs reprises«, elle s'étend des p. 1124 à 1151). Une telle biographie fera date et servira durablement de référence indispensable sur Maximilien mais aussi plus généralement sur le Saint-Empire de la fin du XVI^e siècle et du premier XVII^e. Elle clôt une vie de chercheur dont les premiers fruits avaient été livrés une trentaine d'années auparavant, essentiellement dans deux études, »Die deutsche Politik Papst Gregors XV. Die Einwirkung der päpstlichen Diplomatie auf die Politik der Häuser Habsburg und Wittelsbach 1621–1623«, Munich 1956, puis »Die auswärtige Politik Maximilians von Bayern 1618–1635«, Göttingen 1962, aux apports repris ici dans une perspective plus large.

Il n'est guère d'aspect de la vie de Maximilien qui n'ait été scruté par son biographe à partir de sources qui ne sont pas uniquement bavaroises, mais aussi romaines, viennoises, parisiennes... De cette familiarité presque quotidienne avec le duc résulte le portrait passionnant d'un personnage à santé fragile, aux fréquentes migraines, qui porte le fardeau de l'État. Maximilien apparaît ainsi bien proche de Richelieu et d'Olivares tels que les a dépeints J. Elliott. La politesse et la majesté n'excluent pas de brutales explosions de colère qui sont encore d'autres manifestations d'un caractère bien trempé et résolu: *quidquid vult, vehementer vult*, note dès 1608 le nonce Caietani. Maximilien se trouve à la tête d'un État territorial qui, à partir des premières années du XVII^e siècle, prend part à ses risques et périls aux affaires des grandes dynasties. C'est là un des fils d'Ariane dans le labyrinthe de cette vie touffue et compliquée qui fut la sienne. Le duc est animé d'une volonté d'indépendance et de puissance qu'il impose à son peuple. Les Bavarois qui n'apprécient guère leur prince, sont ainsi entraînés dans une politique de grandeur qui les dépasse mais à laquelle ils n'opposent aucune résistance organisée. Car ils sont conduits par un homme intelligent que tous s'accordent à tenir pour un vrai politique. Ambitieux, bien conseillé, capable d'user de moyens variés au service d'une fin indiscutée – on aimerait en savoir plus à cet égard, s'il est possible, sur le probabilisme des jésuites de son entourage – il n'en est pas moins presque en permanence à la limite des forces de son État, ce qui a accru des traits de caractère tels que l'inquiétude constante et la lenteur à se décider. Il partage celle-ci avec plusieurs Habsbourg ses contemporains, à la fois modèles, partenaires et rivaux. On pourrait ajouter au portrait la manière dont Maximilien et Tilly procédèrent sous les murs de Prague pour contraindre les Impériaux à engager un combat que ceux-ci auraient bien aimé éviter. Ils avancèrent aussi vite qu'ils le purent, en tête de l'armée coalisée, puis une fois au contact sur les pentes de la Montagne Blanche, allèrent se poster dans une zone moins exposée, laissant leur allié mécontent à l'endroit le plus dangereux et dans l'obligation d'attaquer... en endurant les pertes les plus fortes pour arracher, contre toute expérience militaire, une victoire politiquement indispensable au Bavarois en mal d'électorat.

La biographie, dans toute sa précision, donne l'occasion d'une plongée dans les enjeux majeurs des affaires d'Empire entre les années 1590 et 1650. Maximilien a profondément marqué la Bavière et plus largement le monde germanique. Il n'a pas fait qu'obtenir, pour prix (élevé) de son intervention aux côtés de Ferdinand II dans la guerre de Bohême, la dignité électorale arrachée à son cousin, le Palatin rebelle. L'élévation de la Bavière a ainsi contribué à la perpétuation d'un conflit inextinguible dans lequel le patrimoine des Wittelsbach de Munich a bien failli sombrer au temps de Gustave-Adolphe puis une dizaine d'années plus tard sous les coups conjoints de Turenne et de Wrangel. C'est avec Maximilien que l'ancrage de la Bavière, accrue du Haut-Palatinat, dans le catholicisme tridentin devient définitif. Non moins que Ferdinand II, les Archiducs à Bruxelles ou Louis XIII, le duc est animé d'un profond sentiment religieux et d'une vive conscience d'être responsable devant Dieu du salut éternel de ses sujets. La contrainte est dès lors justifiée par la légitimité indiscutable de la fin et comme Maximilien, en fin politique, ne perd jamais de vue son intérêt temporel bien compris, il y gagne aussi un renforcement de son État grâce à l'unité de foi. Personnalité majeure de la Ligue catholique en 1608, artisan de la victoire de Bohême en 1620, devenu pour cette raison en 1624 un des électeurs catholiques, le duc est profondément attaché à l'idée d'un Saint-Empire catholique dans lequel électeurs et *Stände* conservent un rôle important. S'il arrondit ses domaines au détriment de Donauwörth puis du Palatin, il ne perd pas de vue que l'empereur Habsbourg ne doit pas en faire autant en menaçant les libertés des *Stände*. Aussi est-il opposé aussi bien aux sécularisations de biens d'Église menées par les princes protestants qu'aux entreprises impériales jugées excessives. Ainsi, face à l'édit de Restitution de 1629 qui suscite au conseil du duc de vives discussions bien expliquées dans un chapitre clair et nuancé, il prend le temps de se décider et recommande à l'empereur de ménager les luthériens pour mieux frapper les calvinistes. Maximilien apparaît très attentif à ne pas heurter Jean-

Georges de Saxe afin de maintenir l'unité du collège électoral face à la politique de la Cour impériale et à la puissance de Wallenstein.

Mais une telle étude n'est pas que politique ou politico-religieuse. D. Albrecht a eu le souci d'envisager avec précision les goûts artistiques de Maximilien, notamment par ses collections. À cet égard, la Résidence de Munich qu'il étudie soigneusement, prend, après la mort de Rodolphe II, le relais du Château de Prague. N'y eut-il pas ainsi une forme supplémentaire de concurrence entre les deux Cours Wittelsbach de Heidelberg et de Munich dans cette commune aspiration à reprendre le flambeau laissé en deshérence par celle de l'empereur? Maximilien, c'est aussi celui qui arrime solidement la Bavière au monde catholique et latin, lui donnant une empreinte ineffaçable malgré toutes les sécularisations éclairées postérieures. Il a joué un rôle très important dans le triomphe du baroque dans toute l'Allemagne méridionale et un chapitre très bien venu d'une cinquantaine de pages définit les modalités propres de la »*Pietas Maximiliana*« appuyée sur une intense dévotion envers la Vierge devenue »*Patrona Bavariae*« – la colonne mariale qui, à Munich, commémore à la fois la Montagne Blanche et le retrait des Suédois, en témoigne encore aujourd'hui. Cette piété conduit à pousser résolument le clergé sur les voies de la réforme, même s'il renâcle. Elle est alimentée par un lien qui n'a rien d'exclusif avec la Compagnie de Jésus, puisque, dans des moments d'inquiétude et de décision, Maximilien a su se tourner aussi vers des Franciscains, vers les Capucins Laurent de Brindisi et Hyacinthe de Casale ou encore vers le carme déchaux Dominique de Jésus-Marie. Peut-être l'auteur aurait-il pu développer davantage ce que son titre de chapitre semblait esquisser, une comparaison avec la »*Pietas austriaca*«. Mais il donne une approche synthétique qui fait écho à celle plus analytique et monographique apportée par Gerhard P. Woekl, »*Pietas bavarica. Höfische Kunst und bayerische Frömmigkeit 1550–1848*«, A. Conrad, Weissenhorn 1992, qui présente des monographies sur des lieux de pèlerinage liés à la dynastie. Il faut enfin signaler combien D. Albrecht s'est, sans doute avec sagesse, tenu volontairement à l'écart des discussions sur la notion de »confessionalisation«.

Une recension ne suffit pas à rendre compte de la richesse d'information contenue par cette biographie dont le caractère compact rend parfois la lecture malaisée. Il sera utile d'en indiquer le plan qui mêle à des chapitres thématiques d'autres plus événementiels. Les trois premiers apportent un tableau de la Bavière à la fin du XVI^e siècle: le pays et les gens, l'État territorial et les prédécesseurs de Maximilien. Puis, deux autres chapitres sont consacrés à la jeunesse et à la formation, aux noces avec Elisabeth de Lorraine et au début du règne. Avant d'en venir au XVII^e siècle, sept gros ensembles complètent notre portrait du duc en envisageant par thème toute son existence, donc en anticipant sur les cinquante années à venir: le fonctionnement des institutions, avec une étude des diètes de 1605 puis 1612, les aspects juridiques, l'art et le mécénat, la piété puis les testaments. Au chapitre 13, un tableau vers 1600 pose les problèmes qui se posent à Maximilien et envisage les objectifs qui furent alors les siens. Désormais, le livre est d'une facture essentiellement chronologique et politique, mais le lecteur peut se retrouver aisément et se reporter au thème précis qui l'intéresse. Un chapitre 38, ultime et remarquable, ressaisit les éléments d'un portrait, mais peut-être n'eût-il pas été inutile de faire apparaître en même temps dans la durée les lignes de force et de dresser un bilan du règne. Les historiens non seulement de la Bavière mais plus généralement du Saint-Empire, ceux de la guerre de Trente ans et des relations internationales auront ici beaucoup à prendre car D. Albrecht a eu le souci de toujours replacer Maximilien dans le contexte européen de son action. Avec un tel guide on peut donc comprendre toutes les nuances d'une politique aux prises avec une autorité impériale tantôt considérable et inquiétante, tantôt diminuée à un point menaçant, avec des invasions suédoises qui conduisent à l'occupation de Munich en 1631, avec des entreprises françaises parfois bien accueillies. On saluera tout particulièrement la précision de l'étude sur les craintes nées de la puissance de Wallenstein, sur la diète de Ratisbonne en 1630, sur la position bavaroise lors de la crise de

Mantoue ou encore sur les négociations de Westphalie dans des années qui voient de nouveau se détériorer la situation militaire de la Bavière.

De chapitre en chapitre, c'est la quasi impossibilité d'une politique indépendante du Bava-rois qui est mise en évidence. Le P. Joseph avait bien compris en 1630 que Maximilien était le plus important des électeurs catholiques et qu'il recherchait un équilibre entre les Français et les Espagnols, avec le soutien pontifical et par le rétablissement de la paix dans l'Empire. L'entrée en guerre de la Suède bientôt suivie de la Saxe et du Brandebourg rendit vaine toute pensée de politique bavaroise spécifique. Maximilien, rejeté vers Vienne pour échapper à l'écrasement, n'en avait pas les moyens. On comprend son désir d'intégrer dès que possible la France aux longues négociations qui conduisirent à la paix. Quelques pages synthétiques sur les rapports avec la Maison d'Autriche et notamment la branche impériale auraient été éclairantes pour permettre de mettre davantage en évidence les tensions, aussi bien à l'intérieur de la Ligue catholique du vivant de Maximilien que par la suite dans les alliances de ses successeurs avec les Bourbons contre Vienne. Mais si la modestie relative des moyens à la disposition du Bava-rois explique les risques encourus à plusieurs reprises, il n'en demeure pas moins qu'il parvint à obtenir cette dignité électorale si longtemps désirée par les siens et à faire de la Bavière un pays profondément catholique sous son autorité indiscutée.

Olivier CHALINE, Paris

Karin MASSER, Christóbal de Gentil de Rojas y Spinola O.F.M. und der lutherische Abt Gerardus Wolterius Molanus. Ein Beitrag zur Geschichte der Unionsbestrebungen der katholischen und evangelischen Kirche im 17. Jh., Münster (Aschendorff) 2002, 525 S. (Reformationsgeschichtliche Studien und Texte, 145).

De la suite des débats, négociations, tractations interconfessionnels qui eurent lieu pendant toute la seconde moitié du XVII^e siècle dans l'Empire et en pays germaniques on ne connaît guère en France que les deux épisodes qui impliquèrent, du côté catholique, Bossuet, et, du côté protestant, Leibniz. Certes les personnalités de ces deux protagonistes pouvaient éclipser celles des autres, moins connus, l'évêque franciscain de Rojas y Spinola et l'abbé luthérien de Loccum Gerardus Wolterius Molanus. Cependant la variété et la récurrence des négociations, publiques ou secrètes, officielles ou officieuses, auxquelles fut mêlé de 1660 à sa mort en 1695 Spinola, et la position à la fois ecclésiastique et politique à Hanovre de Molanus († 1722) justifiaient qu'on consacraît à ces deux hommes une monographie exhaustive qui leur restituât leur place d'acteurs essentiels du débat irénique et en même temps d'involontaires responsables de l'échec répété et définitif de toutes ces tentatives.

C'est ce que montre admirablement Karin Masser dans une étude monumentale qui reprend et dépasse toutes les monographies antérieures consacrées à ces personnages et à ces négociations. En effet, à partir d'une étude de première main reposant sur toutes les sources archivistiques et littéraires (manuscrits et imprimés) disponibles, en particulier à Vienne, à Simancas, à Loccum, à Hanovre, à Rome¹, K. Masser a élaboré les biographies de Spinola et de Molanus, l'histoire politique, diplomatique et religieuse qui a été le cadre de leur action, et a présenté de cette action et de leurs écrits des analyses très convaincantes.

Nous découvrons d'abord un Spinola à la personnalité fort complexe, voire insaisissable: un espagnol, qui restera toujours attaché à son pays natal (p. 40 et sv., 54, 100, 123) dont il lui arrivera d'être l'agent diplomatique (p. 84, 90, 92), un franciscain qui mena dans son ordre une brillante carrière (p. 42 et sv., provincial, p. 68, visiteur général, custode, p. 82, définitif

1 Seules les sources françaises sont un peu ignorées, d'où la relative faiblesse des pages 29-32 sur le gallicanisme et les rapports religion - politique en France. De même il y aurait peut-être un peu plus à tirer des archives romaines.